

Le dictionnaire hébraïque de Ludwig Köhler et Walter Baumgartner

Autor(en): **Humbert, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Theologische Zeitschrift**

Band (Jahr): **5 (1949)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-877546>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le dictionnaire hébraïque de Ludwig Köhler et Walter Baumgartner.

La publication d'un dictionnaire et, singulièrement, d'un dictionnaire hébraïque n'est pas de ces événements spectaculaires qui passionnent le public, même théologique. Cependant, à y réfléchir, le dictionnaire hébraïque n'est-il pas l'indispensable clé de la compréhension de l'Ancien Testament, la pierre d'angle sur quoi fonder traduction et interprétation correctes du texte biblique ? Et, partant, la pensée exégétique, historique et dogmatique ne dépend-elle pas en fin de compte des données premières de l'ouvrage où la langue biblique aura été inventoriée, classée et analysée ? La théologie protestante en particulier ne se doit-elle pas d'accorder la plus sérieuse attention à l'ouvrage qui lui permet de serrer de plus près le texte original de l'Ancien Testament, abstraction faite de toute tradition ecclésiastique ? C'est pourquoi la publication d'un nouveau dictionnaire de l'hébreu biblique est en réalité un fait considérable qu'il convient de signaler aux théologiens comme aux philologues, et c'est un honneur pour la Suisse que les deux auteurs de ce dictionnaire, MM. *Ludwig Köhler* et *Walter Baumgartner*, soient nos compatriotes et que le dictionnaire hébraïque destiné à rester sans doute pendant des décennies le livre classique en la matière soit issu de notre patrie.

Si les noms de MM. *Ludwig Köhler* et *Walter Baumgartner*, c'est-à-dire de deux savants accomplis, réputés pour l'étendue, la solidité, l'acribie de leur savoir et pour leur intelligence des problèmes philologiques sont d'avance garants de la valeur de leur « *Lexicon in Veteris Testamenti libros* »¹,

¹ *Lexicon in Veteris Testamenti libros* edidit *Ludwig Köhler*, Wörterbuch zum hebräischen Alten Testament in deutscher und englischer Sprache, A Dictionary of the Hebrew Old Testament in English and German. — *Walter Baumgartner*, Wörterbuch zum aramäischen Teil des Alten Testaments in deutscher und englischer Sprache, A Dictionary of the Aramaic Parts of the Old Testament in English and German, Leiden, E. J. Brill, 1948 suiv. Chaque livraison (au total 16 livraisons) à fr. s. 3.60.

nous tenons à dire qu'à l'examen tous les espoirs mis en ce dictionnaire sont non seulement confirmés mais dépassés, et nous professons notre haute estime et notre admiration pour cette magnifique réussite scientifique. A ne lire que les deux premiers fascicules, seuls parus au moment où nous écrivons, on se convainc en effet aussitôt que M. Ludwig Kœhler (la partie araméenne due à M. Walter Baumgartner n'a pas encore paru) comble l'attente des hébraïsants. Et quand on songe aux temps que nous avons traversés, avec leurs angoisses et leur difficultés, on comprend quelle a dû être l'énergie, la persévérance, la foi pour tout dire, de l'homme qui a mené à bien, per fas et nefas, cette œuvre de longue haleine et de pure science.

Nous ne pouvons songer à analyser ici en détail les articles du dictionnaire de Kœhler, nous devons nous en tenir à un simple survol, à une présentation sommaire de l'œuvre, ne relevant que ses principaux mérites sans aborder les discussions techniques. Mais, à ce propos, nous émettons le regret qu'une préface n'ait pas été publiée d'emblée, préface où les auteurs nous élucideraient leurs principes, leurs objectifs, les limites aussi qu'ils n'ont pas voulu franchir. Une heureuse coïncidence a permis, il est vrai, que M. *Walter Baumgartner* ait fait paraître dans la « *Festschrift Otto Eissfeldt* » (Halle/Saale, M. Niemeyer, 1947) un très bref exposé des méthodes et des buts de la partie araméenne du dictionnaire, et c'est là que le lecteur s'entend préciser par exemple ce fait capital que le texte de l'Ancien Testament mis à la base du « *Lexicon* » est celui de Ben Ascher (Ms. Leningradensis) déjà reproduit dans la 3^e édition de la Bible hébraïque de R. Kittel et non point celui, plus récent, de Ben Chayyim en usage depuis Bomberg (1524/25).

Comparé à ses devanciers, notamment aux éditions successives du dictionnaire de *Gesenius*, le dictionnaire hébraïque de *Kœhler* représente un progrès indiscutable et qui se constate dans tous les domaines : phonétique, morphologie, étymologie, sémantique, syntaxe. N'ayant guère que la première lettre de l'alphabet sous les yeux, nous ne choisirons nécessairement nos exemples que dans les mots commençant par *aléf*.

Mais signalons préalablement une originalité du dictionnaire de Kœhler : c'est un dictionnaire bilingue, allemand et anglais, ce dont on aperçoit sans autre les avantages. Heureux siècles toutefois que ceux où l'humaniste usait du latin comme langue universelle, et n'est-ce point un des indices du déclin de notre culture que cette nécessité pratique de rédiger en plus d'une langue un ouvrage où, sans cela, on aurait pu économiser une place appréciable et la consacrer à de nouveaux développements originaux ? Ajoutons d'ailleurs que M. Ludwig Kœhler nous paraît s'être acquitté à merveille de sa tâche de rédacteur anglais.

Et maintenant ouvrons le dictionnaire à la première page et lisons l'article consacré à la consonne ālêf : on constate immédiatement combien l'analyse de ce phonème est plus détaillée, plus subtile et plus précise que dans la dernière édition du Gesenius (16^e par *Buhl*, 1915). Toutes les nuances de prononciation y sont scrupuleusement consignées et distinguées, depuis l'attaque vocalique marquée par cette occlusive glottale jusqu'au simple signe orthographique (*mater lectionis*) et vocalique, en passant par toutes les nuances intermédiaires, et des exemples pertinents sont, chaque fois, donnés à l'appui. D'autre part, avec grande raison, on a fait disparaître de cet article les cas où ālêf alterne soi-disant avec hé à l'initiale du mot ; on ne se borne plus à enregistrer le passage occasionnel d'ālêf à yod, mais on l'explique par la tendance à éviter un hiatus ; on ajoute des exemples où ālêf n'est pas prononcé et où il ne représente plus qu'une relique étymologique. Bref, compte est tenu, bien plus que précédemment, des données objectives et nuancées de la science phonétique, et la suite du dictionnaire confirme cette constatation liminaire.

Même souci d'être complet et précis en matière de morphologie. Prenons un exemple au hasard : tandis que *Buhl* se contentait, dans la dernière édition du Gesenius, de choisir quelques formes du qal, du piël et du hiphil du verbe ābad, Kœhler en relève toutes les variantes de vocalisation, et note soigneusement les formes avec ou sans métheg : on possède ainsi les données complètes nécessaires pour l'étude proprement morphologique. Or la même méthode exhaustive préside à l'analyse, par exemple, des autres racines commençant par ālêf

et fournit à l'étudiant toutes les données illustrant, dans la flexion de ces verbes, le conflit du facteur phonétique et de la tendance analogique. Il y a là (et nous n'en avons cité qu'un exemple entre cent) un inappréciable enrichissement pour le linguiste et une possibilité de fonder la grammaire hébraïque sur des faits plus complexes et d'arriver à un résultat plus scientifique.

Ici formulons cependant un scrupule : les analyses morphologiques de Kœhler nous paraissent se borner, en majorité, aux formes consignées dans le texte massorétique. Or ne sommes-nous pas en état aujourd'hui de compléter ces relevés par les données prémassorétiques, et ne convient-il pas, moyennant les précautions indispensables, d'enrichir ainsi la lexicographie hébraïque de témoignages éventuellement plus anciens que la tradition clichée dans le texte de Tibériade ? Ainsi la leçon d'Origène *wā'ēhabēhū* dans Osée 11, 1 ne mérite-t-elle pas d'être mentionnée au même titre que la leçon du TM *wā'ōhabēhū* (cp. *A. Sperber*, dans le *Hebrew Union College Annual*, vol. XII/XIII, p. 125) ? Des transcriptions de la LXX comme *οιφι* (Lev. 5, 11) ou *αχι* (Gen. 41, 2. 18) n'ont-elles pas grande importance en parallèle avec les étymologies coptes et même égyptiennes ? La transcription *Ασορδαν* (LXX B: Es. 37, 38 ; I Rois 19, 37) ne conserve-t-elle pas une vocalisation intéressante étymologiquement ? Ne vaut-il pas la peine de signaler pour le nom de ville d'Asdod non seulement la transcription *Ἄζωτος* mais aussi *Ἀσελδω* (LXX B) et *Ἀσηδωθ* (LXX A) dans Jos. 11, 22 ? Les matériaux de la seconde colonne de l'Hexaple, fournis par les fragments Mercati, ne constituent-ils pas tout spécialement, au point de vue morphologique, un témoignage de valeur et ces témoins prémassorétiques, soigneusement étudiés par *E. Brønno* entre autres (*Studien über hebräische Morphologie und Vokalismus*, Leipzig, 1943), n'ont-ils pas leur place désormais nécessaire dans un dictionnaire qui se veut historique ? Pour n'en donner qu'un exemple, *ισβαν* ne doit-il pas être cité à côté de *yōbēdū* dans Ps. 49, 11 comme témoin d'une autre dissimilation vocalique que celle qu'enregistre le TM ? Ou, s'agissant des substantifs ségolés, une forme, mettons, comme *αρι*, attestée dans Ps. 35, 20, n'a-t-elle pas aussi bien droit de cité dans la lexicographie

hébraïque que èrès, et ne représente-t-elle pas un morphème historiquement important ? Dans un autre ordre d'idées signalons à propos du verbe *amar* que l'analyse des formes de l'imparfait consécutif en *wayyômèr* et en *wayyōmar* aurait pu être poussée plus en détail (cp. *G. Bergsträsser*, *Hebräische Grammatik*, 1918 suiv., II, § 24 a). Bref, dans ce domaine de la morphologie, il nous semble que d'autres perfectionnements encore auraient été possibles, voire nécessaires.

La statistique est également un apport très appréciable et relativement nouveau dans le dictionnaire de Kœhler qui nous indique par exemple le nombre d'attestations respectives d'*ā-nōkī* et d'*anī* dans P, dans Jérémie, dans Ezéchiel, dans les Chroniques, etc., et nous permet de mesurer ainsi le recul du premier. Ou bien nous apprenons que, des deux mots désignant l'homme, *ādām* est attesté 539 fois, mais *isch* 2160 fois. Qu'on songe au patient et obscur labeur qu'il a fallu pour établir ces statistiques qui autoriseront, cas échéant, des conclusions sur l'état du vocabulaire aux phases successives de l'histoire de la langue hébraïque.

Relevons à propos de ces statistiques le parti à tirer souvent d'un classement chronologique et littéraire des attestations de tel ou tel vocable de l'AT : cela éclaire éventuellement la question d'antiquité de tel mot ou de telle signification et, surtout, cela permet de se faire une idée de l'appartenance d'un mot ou d'une tournure à tel ou tel genre littéraire, au vocabulaire lyrique ou sapiential par exemple. Certes, nous ne méconnaissons pas la part que l'élément subjectif ou conjectural peut jouer dans ces classements, et nous apercevons qu'ils excéderaient peut-être ce qu'on est en droit d'attendre d'un dictionnaire qu'ils enfleraient excessivement. Toutefois M. Kœhler lui-même a le mérite de s'être déjà engagé dans cette voie, maint article de son « *Lexicon* » renfermant de précieux renseignements, par exemple, sur la présence ou l'absence d'un mot dans le vocabulaire deutéronomique ou sacerdotal : c'est une tendance qui, selon nous, gagnerait à s'affirmer davantage encore et moyennant quoi le dictionnaire hébreu pourra de plus en plus promouvoir l'histoire de la langue hébraïque.

Mais, dans notre survol du dictionnaire, un autre élément doit attirer notre attention : l'étymologie. M. Kœhler s'y est

surpassé ; son lexique est d'une richesse inépuisable à cet égard et l'on y fait de constantes découvertes. Sans doute, les lexicographes antérieurs avaient déjà sérieusement analysé l'étymologie des mots hébreux ; mais, depuis le début de ce siècle, cette science s'est perfectionnée et approfondie grâce à des connaissances philologiques plus étendues et critiquement plus sûres.

D'abord l'ensemble des langues et des dialectes sémitiques concourt comme jamais à l'élucidation des étymologies : des langues nouvelles, comme l'ougaritien, des dialectes rares, comme les dialectes arabes ou sudarabiques, toutes les ressources de la dialectologie araméenne et cananéenne, une plus exacte connaissance de l'accadien et du sumérien, tout cela concourt à une plus juste détermination des étymologies, sur une base à la fois critique et comparative. L'égyptien ancien, et éventuellement le copte, sont également mis à profit, et avec plus de nuance que dans le Gesenius, grâce, surtout, au recours au magistral dictionnaire égyptien d'*Erman* et *Grapow*. Et tous ces matériaux sont utilisés et interprétés par M. Kœhler avec maestria ; sa solide connaissance de la phonétique rivalise avec sa divination, avec une immense connaissance de la littérature du sujet, avec la mise en œuvre de faits pris aux sources les plus originales, aux dialectes bédouins par exemple. Que de mots auxquels M. Kœhler découvre une étymologie et une signification inconnues jusqu'ici, que de termes zoologiques, botaniques ou architecturaux dont il précise l'identification scientifique, et avec cela l'auteur exerce toujours son contrôle critique et n'hésite pas à signaler franchement les étymologies encore obscures ou incertaines (p. ex. *ēd*, Gen. 2, 6).

L'unique réserve que nous nous permettons de formuler au point de vue étymologique concerne les mots d'origine iranienne : il nous semble qu'ici l'enquête étymologique aurait pu être poussée plus avant et que, sur ce point, on sent la dépendance de sources déjà un peu anciennes. Si p. ex. le subst. **גַּתְּנָה* est certainement un emprunt au vieux-perse *apadāna* (« Säulenhalle »), peut-être l'emprunt ne se fit-il que par l'intermédiaire de l'araméen (cp. syr. *ōpōdōnō*). Le subst. *agarṭāl* vient-il de *κάρταλος* et ne sont-ce pas plutôt des formes paral-

lèles procédant toutes deux d'un prototype iranien encore inconnu (cp. *S. Fraenkel, Aramäische Fremdwörter im Arabischen*, 1886, p. 78) ? Ou bien, pour la graphie du nom d'Artaxerxès (אַרְתַּחְשַׁתְּא), ne conviendrait-il pas de noter que c'est une graphie secondaire, expliquée par Benveniste (*Journal Asiatique*, 1934, II, p. 188) ? Ou encore, si le dictionnaire cite avec raison le pehlvi aspanj à propos du nom Ašpenaz, il aurait sans doute convenu de citer aussi les formes araméennes et intermédiaires de ce mot iranien, c.-à-d. syr. ašpōzō et mand. šapīnzā. La désignation des étymologies iraniennes par le sigle « pers. » est d'ailleurs trop vague et prête à confusion : le sigle « iran. » conviendrait mieux comme désignation générale, ou « v. p. » (c.-à-d. vieux-perse) comme désignation spéciale de la langue des inscriptions achéménides.

Mais, à cette réserve près, on reste en admiration devant les dons d'étymologiste de M. Ludwig Kœhler, dons connus déjà des spécialistes par ses notes dans *ZAW*, dans la « *Neue Zürcher Zeitung* » et par son charmant et spirituel opuscule « *Kleine Lichter* » (Zurich, Zwingli-Verlag, 1945).² A ce propos, disons le prix que le lecteur de la Bible, et non seulement le spécialiste, doit attacher à ces miscellanées étymologiques que la « *Theologische Zeitschrift* » offre dans presque chacun de ses fascicules sous la signature de Ludwig Kœhler. Sans parler de leur intérêt scientifique évident, elles ont ce mérite de rejeter au moule une traduction de l'AT qui tend à s'affadir à la longue, de dégager l'originalité et la physionomie exactes de tel ou tel terme dont la saveur et la précision satisfont le goût et l'esprit. Elles rappellent sans cesse les règles sévères du jeu exégétique, la nécessité d'une étroite collaboration entre branches diverses du savoir, la dépendance et la dette du bibliste à l'égard de l'orientaliste, le souci surtout qu'il faut constamment avoir de la fidélité jusque dans les plus petites choses, ... même quand on est un théologien. Sur ce terrain tous les dictionnaires antérieurs sont dépassés et de loin. Ce qui ne veut naturellement pas dire qu'aucune autre possibilité étymologique ne puisse jamais être avancée : ainsi le subst. *ōb* ne se rattache-t-il pas à une racine attestée en

² Cp. la recension de *Walter Baumgartner* dans la *ThZ* 1945/4 p. 290 suiv.

arabe sous la forme āba : revenir (un « revenant ») ? Le verbe izzēn dans Eccl. 12, 9 n'est-il pas à rapprocher de la racine arabe wazana et du subst. wazan qui désigne le mètre poétique ? Le subst. אָבָה ne fait-il pas songer à la racine arabe āda : incliner vers sa fin ? Le verbe āfaf ne rappelle-t-il pas l'arabe ḥaffa : entourer ? Et ātam n'est-il pas apparenté à ḥaṭama (museler, réduire au silence) plutôt qu'à 'aṭama : boucher ? Sous āgar ne faut-il pas citer aḡara : salarier ?, etc.

Mais l'étymologie nous conduit naturellement à la sémantique. Si, grâce à l'étymologie, M. Kœhler a pu déterminer ou préciser le sens originel de nombre de vocables, ramenés à des données précises et sûres, d'article en article s'affirme aussi la volonté de dégager et de classer les multiples significations d'un verbe, d'un substantif, d'une particule. A cet égard aussi le nouveau dictionnaire représente un pas en avant sur ses devanciers.

Et quelle science exégétique guide l'auteur dans ses enquêtes sémantiques : les textes de l'AT lui sont tous familiers, et la critique du texte aussi, et les corrections conjecturales accueillies là où elles présentent un degré de vraisemblance suffisant.

Et que l'on songe aux problèmes fort délicats posés par le classement des divers sens d'un même mot : la logique ne peut être absente d'une semblable classification, mais d'autre part elle ne doit pas tout commander. Aussi bien les transformations de sens s'opèrent-elles souvent par la mise en vedette de qualités passant au premier plan au détriment d'autres qualités du même objet, ce phénomène pouvant aller jusqu'à ces cas de sens antithétiques déjà consignés par les grammairiens arabes sous le nom de aḡdād et étudiés par *Th. Nöldeke* dans une monographie classique (*Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, 1910, p. 67 suiv.). Ou bien, dans quelle mesure un sens est-il propre ou figuré ? cela même est parfois malaisé à déterminer. Et quelles sont toutes les nuances de sens d'un vocable ? Seule une analyse exhaustive et approfondie, interprétée par une intelligence lucide, parvient à débrouiller l'écheveau. Or les analyses sémantiques de M. Kœhler sont en général de petites merveilles de précision, de clarté et de nuance ; toutes les acceptions sont notées avec

finesse et avec leurs constructions les plus variées ; la richesse sémantique est véritablement étalée devant le lecteur et disposée avec un art consommé de l'ordonnance, tandis que dans les dictionnaires précédents on n'avait trop souvent que des matériaux bruts ou sommairement analysés. Par exemple des mots comme *iš*, *èlōah*, *ēfōd*, *ēmèt* condensent sous forme succincte la matière de véritables articles, et que dire des études minutieuses et lucides consacrées à des particules telles que *èl*, *im* ou *ašèr*.

En passant nous relèverions toutefois les brouilleries suivantes : les emplois du verbe *āmar* dans Gen. 1, 3 suiv. ne seraient-ils pas à classer sous chiffre 4 (commander) plutôt que sous chiffre 1 (dire), car les *yehi* jussifs successifs impliquent cette portée. Par ailleurs, du moment que l'on veut donner un analogue de *išōn* « pupille », le plus adéquat serait le persan *mardumak* : *homunculus* = pupille. Dans Ruth 4, 16 le subst. *ōmènèt* désigne-t-il vraiment la nourrice et n'y a-t-il pas allusion plutôt à un rite d'adoption ? Le subst. *āšeyā* ne signifie-t-il pas « tour » plutôt que « pilier » (cp. *W. Baumgartner, Akkadische Bauausdrücke*, 1925, p. 43) ?

Mais ceci nous amène à toucher au moins un mot de la part faite dans ce dictionnaire aux observations de syntaxe. Elles en constituent une des richesses et rendront les plus précieux services. Il n'est que de lire, par exemple, les quatre colonnes consacrées à la particule *ašèr*. L'étymologie, pour le dire en passant, en est d'abord rectifiée car, tandis que *Gesenius-Buhl* y voyait encore un développement du pronom *šè*, Kœhler le dérive avec raison d'un subst. signifiant « lieu ». Après quoi, l'auteur étudie les deux grandes fonctions du mot : comme particule relative, puis comme conjonction. Dans chacun de ces deux cas et en tenant compte des recherches amorcées par d'autres déjà, Kœhler énumère, avec exemples à l'appui, les constructions et fonctions diverses du mot. Partant de l'usage ancien où la phrase relative suivait directement le mot en question sans aucune particule de relation, on constate ensuite l'emploi d'*ašèr* pour relier la proposition relative au substantif auquel elle sert d'attribut, puis les cas où un nom ou une particule affectés d'un suffixe rétrospectif suivent immédiatement *ašèr*, et ceux, plus récents sans doute, où le

terme rétrospectif fait défaut. Si bien qu'en conclusion Kœhler peut dégager quatre types de proposition relative, correspondant à quatre étapes de développement syntaxique : l'usage primitif, sans *ašer* ; deux phrases indépendantes dont la seconde est subordonnée à la première par *ašer* ; une relative ouverte par *ašer* où le mot qu'elle reprend est placé à côté d'*ašer* ; enfin la proposition relative avec ellipse du mot se référant au substantif développé par la relative. De plus l'analyse permet de poser en fait que la construction asyndétique ne figure que dans des textes anciens ou poétiques, mais que les trois constructions syndétiques sont employées pêle-mêle. On voit à quel degré de netteté et de précision le dictionnaire atteint ainsi. En outre les exemples à l'appui ne sont pas automatiquement repris des dictionnaires précédents, ils sont généralement choisis tout à nouveau et frappent par leur convenance parfaite. Inutile de poursuivre, il suffit d'avoir évoqué la méthode rigoureuse et lucide de l'auteur. Nous savons d'ailleurs que mainte observation syntaxique consignée par M. Kœhler figure déjà dans des travaux antérieurs : son mérite est de les avoir élucidées, perfectionnées et condensées mieux qu'aucun lexicographe jusqu'ici.

Enfin, pour terminer notre aperçu à vol d'oiseau, signalons le soin mis à élucider l'étymologie des noms propres et à donner en parallèle les formes similaires attestées par l'onomastique sémitique (inscriptions, textes d'Amarna, documents égyptiens ou accadiens). Le dictionnaire de Kœhler nous paraît se signaler à cet égard par un dépouillement systématique de la littérature *y* relative ; les importantes monographies consacrées ces dernières années aux problèmes d'onomastique, qu'il s'agisse de noms de personnes ou de lieu, ont été mises à profit et des renvois précis permettent au lecteur de s'y référer rapidement.

On comprendra que, s'agissant d'un gros ouvrage dont deux fascicules seulement nous sont accessibles, nous devons nous contenter de cette présentation générale ; il nous faut d'autre part nous abstenir autant que possible de remarques philologiques techniques qui ne concerneraient que les spécialistes.

Ce qu'il importe en revanche de proclamer, c'est l'excellence

de l'instrument désormais à la disposition de quiconque veut déchiffrer et traduire les textes de l'Ancien Testament. Une méthode philologique rigoureuse, un constant souci de la philologie sémitique comparée, une étude critique du texte hébreu, de ses variantes et des leçons des versions, une science exégétique vaste et personnelle, une lecture immense constituent les solides assises de l'œuvre. Mais des qualités plus individuelles lui donnent sa physionomie particulière : un robuste bon sens opère le tri entre les thèses ou les hypothèses innombrables et ne les accueille qu'autant qu'elles satisfont la réflexion et promeuvent vraiment le problème ; une lucide raison interprète les données de fait, les délimite, les classe, en suggère la portée ; la valeur des mots, leurs significations, sont appréciées dans un esprit de nuance et de goût ; l'étendue de chaque article est proportionnée à son importance, les développements superflus écartés. Aussi l'œuvre donne-t-elle une impression d'équilibre et d'harmonie ; enfin, et pour autant que nous osons émettre un jugement sur une langue qui n'est pas notre langue maternelle, l'auteur écrit un allemand pur et simple, sans enflure, sans pédantisme, sans prétentions philosophiques. Fond et forme se conviennent et rendent un son authentique. C'est net, c'est propre, de bon aloi, c'est frappé comme une médaille.

Au total, Ludwig Kœhler a réalisé l'Opus qui couronne une vie de labeur et de probe science, son dictionnaire a désormais sa place indispensable au premier rayon de la bibliothèque du sémitisant et du bibliste. C'est pour longtemps « le » dictionnaire hébraïque.

A une époque de spécialisation à outrance, il manifeste la vertu d'un savoir synthétique, nourri aux sources les plus diverses. En un âge de déséquilibre et de tyrannie, l'auteur donne l'exemple de la sérénité, de l'indépendance de jugement, de la liberté de pensée, et chaque page de son labeur immense et, semble-t-il, prosaïque, terre-à-terre, proclame au contraire le prix de la forme, la valeur unique de la probité et du désintéressement, et le primat de l'esprit.

Corrigenda.

Nous nous permettons de grouper ici quelques remarques en vue d'un errata. Nous nous en tenons à la lettre *ālēf*.

Sans insister sur la liste des abréviations que l'auteur qualifie lui-même de provisoire, abréviations qui, parfois, ne correspondent pas exactement aux indications du dictionnaire lui-même (p. ex. Albr. dans la liste, mais Alb. à p. 2. 5, etc., pour Albright), nous glanons en cours de lecture les notes suivantes :

P. 1 a: l. bo'schām au lieu de bo-schām. — P. 2 b, l. 3: l. ōbad pour ōbar; l. 25: l. K. devant yōbēdū; l. 29: l. Hi. 4, 7. 9. 20 au lieu de 4, 7. 9, 20. — P. 3 a, l. 35: l. obdān pour obdā. — P. 5 a, l. 29: l. Abīnō'am. — P. 6 a, l. 3: l. Lewy pour Lervy; l. 18, 438 pour 18, 43 8; l. I K. 15, 2. 10. — P. 11 a, l. 9: l. 'èbèd pour 'èbèd. — P. 13 b, l. 22: l. ōbēd pour ōbēr. — P. 16 a, l. 7: biffer le hamza de al khalīl. — P. 24 b, l. 4: mettre le point (quššāyā) sur le p de syr. zopo. — P. 31 a, l. 29 et 30: ajouter la dernière voyelle aux noms Ahīrāmi et Ahira'. — P. 34 a, l. 6: l. khšassapān pour khšatrapān; l. 18: l. khšassa pour khšatra. — P. 35 b, l. 2: biffer le hamza de al djazā'ir. — P. 41 a, l. 2: l. adōnē pour arōnē. — P. 41 b, l. 9: ajouter le hōlēm à hā èlōhim. — P. 42 a, l. 11: mettre un nun final à ētān. — P. 43 a, l. 3: ajouter le pataḥ initial à Akzīb. — P. 45 b, l. 4: ajouter weal māṭār. — P. 52 a, l. 20: ajouter le hamza au mot arabe 'aylūl. — P. 55 a, l. 15: l. walam pour wlama. — P. 65 a, l. 18: l. Amorrhéens pour Amorrhéens. — P. 67 b, l. 12: biffer le medda sur le mot arabe inā'un. — P. 71 a, l. 2: préciser āsūk šāmèn pour āsūk; l. 10: l. Gen. 42, 4. 38 au lieu de Gen. 42, 4. — P. 71 b, l. 15: préciser Septuaginta B, car E a une autre transcription. — P. 74 a, l. 15: biffer le šewa de ēsar. — P. 77 a, l. 8: l. hāōfīm pour hāōfwm. — P. 78 a, l. 6: ajouter Pr. 7, 9; l. 17: l. mišrā' pour šišrā'. — P. 81 b, l. 17: l. qaddāḥat pour qadāḥat. — P. 90 b, l. 21: l. Ardakhšašča (cp. *Benveniste, Gramm. du Vieux-perse*, p. 24) pour Ardakhcašca. — P. 93 b, l. 21: ajouter syr. èškō devant èšketō. — P. 94 a, l. 6: l. Skūča (Skunča) pour Skūča. — P. 95 a, l. 14: l. phl. aspanj pour aspanj; l. 15: l. neupers. sipanj pour sipanj; l. 33: l. ḥaṭef pataḥ sous šin. — P. 95 b, l. 9: l. dass pour das. — P. 98 b, l. 22: ajouter Es. 33, 20 ašrēkēm; l. 31: l. Pr. 8, 32 pour 8, 33; l. 35: l. הַתְּשִׁיבָה (sic BH³) pour הַתְּשִׁיבָה. — P. 101 a, l. 13: biffer le dagèš de hētāyū. — P. 101 b, l. 27: l. הַתְּנַיִה pour הַתְּנַיִה.

Neuchâtel.

Paul Humbert.